

Cher vieux Sam

© Jean-Louis Le Breton 1981

Le vieux Sam savait qu'il allait mourir et personne ne s'en souciait. Il sentait bien qu'au bout du chemin le grand saut le guettait. C'était naturel. Il avait tout fait pour retarder ce moment. Sans doute plus que d'autres. Mais à la croisée des deux univers, il allait partir en n'emportant qu'une partie de lui-même. Le reste, il l'avait perdu en route, ou bien on le lui avait volé.

Il n'était plus qu'une ombre, une caricature d'humain que la société cachait aux yeux du monde. Assis et tremblotant dans l'un des quatre vingt lits du dortoir de l'hospice, il regardait la pendule. Et chaque tour d'aiguille le conduisait un pas en avant vers ce qu'il redoutait.

Dans un repli de sa conscience, il entendit la porte grincer, et ce bruit se répercuta contre les hauts murs gris, couvrant les murmures et les conversations de lit à lit. Le surveillant entra. C'était un antillais et la couleur de sa peau contrastait avec la blancheur de sa blouse. Il était suivi d'un jeune médecin silencieux et mal à l'aise.

Le noir s'approcha de Sam et souleva le drap pour découvrir les jambes incroyablement maigres qui émergeaient de la chemise de nuit comme deux cannes noueuses et tordues.

- Alors grand' père, on s'est encore oublié?!

Puis à l'adresse du médecin:

- Vous savez, il n'est pas grabataire. Mais il n'y a rien à faire. C'est pire qu'un gosse. On dirait qu'ils le font exprès pour se faire remarquer. Pour qu'on s'occupe d'eux.

L'autre tournait les yeux pour éviter de poser son regard sur le drap sale.

- J'ai sonné, dit le vieux Sam honteux et sur la défensive.

- Tu dis toujours ça APRES! Je n'ai rien entendu. Il faut encore refaire ton lit. C'est la troisième fois cette semaine. Je suis obligé de te mettre à l'amende, grand' père. Privé de quart de vin pendant quinze jours.

- C'est un peu sévère, dit le jeune médecin sortant de sa réserve.

- C'est le règlement.

« Sale nègre » souffla Sam pendant qu'il le prenait dans ses bras pour le poser sur la chaise. Habitué à ce genre de réflexions, le noir ne répondit pas et commença à rouler le drap en boule.

Le médecin s'assit à côté de Sam et ouvrit un dossier qu'il avait posé sur ses genoux. Il parla à voix basse pour éviter que les autres vieux n'entendent ses propos et qu'ils se mêlent à la conversation.

- Je vois là que vous n'avez pas de famille...

- Non docteur. Ma sœur est morte il y a cinq ans. A l'hospice, elle aussi.

- Vous êtes né en 1950 et vous avez eu quatre vingt sept ans le mois dernier.

- ...mmm. . . ouais, grommela Sam qui avait perdu toute. Fierté pour son âge.

- J'ai regardé votre carnet de santé. Les jambes sont un peu faibles, mais le reste va bien. Il faut marcher plus souvent.

- Pour aller où docteur ? Vous vous êtes promené dans les couloirs ?

Le médecin ne répondit pas et changea de sujet. Il ne voulait pas se perdre en préliminaires et ne tenait pas à discuter longtemps avec Sam. Il posa les mains à plat sur son dossier et regarda le vieux au fond des yeux avec un mélange d'aplomb et de candeur.

- Je ne vais pas y aller par quatre chemins, dit-il. Ce que je suis venu vous proposer peut bouleverser votre vie. Vous avez peur de mourir, n'est-ce pas ?

Sam le regarda sans répondre. Il jugeait ce gamin qui parlait à la légère de choses si graves. Mais il n'avait rien à lui dire et se tut. L'autre laissa passer quelques secondes et reprit:

- Bon. Je vais vous parler franchement, bien qu'il s'agisse de quelque chose... euh. . . disons quelque chose qui n'est pas tout à fait officiel. D'ailleurs je vous demande d'être discret.

Comme Sam ne réagissait toujours pas, le médecin continua :

- Ce dont nous avons besoin, c'est de volontaires pour tester un nouveau médicament. Un produit contre les effets du vieillissement...
- Vous avez besoin d'un cobaye, dit Sam.

Malgré les formes, le vieux avait très bien saisi la situation.

- Ça n'est peut-être pas exactement le terme. Mais en quelque sorte il s'agit de cela. Bien sûr, c'est absolument sans danger. Et de toute manière, vous serez sous surveillance médicale constante.

- Qu'est-ce que j'y gagne? demanda Sam avec une grimace d'usurier. L'argent était la seule valeur solide à laquelle se raccrochaient les vieillards de

l'hospice.

- Mais...c'est un travail comme un autre. Vous serez payé, bien sûr. Et au bout du compte c'est peut-être une seconde jeunesse qui vous est offerte...

Le blabla du toubib n'intéressait pas Sam.

- Combien? dit-il.

Pris de cours, le médecin ouvrit fébrilement son dossier. Il feuilleta quelques pages, revint en arrière, cherchant des yeux le montant de l'allocation versée aux volontaires. Il finit par la trouver et tendit la feuille à Sam en lui montrant le chiffre du doigt. Le vieux l'attrapa et la colla sur le bout de son nez.

- Dites-moi combien ça fait, je n'arrive pas à lire.

Le médecin reprit la feuille, et après avoir regardé de droite et de gauche, lui glissa le chiffre à l'oreille.

Le visage de Sam s'épanouit, creusant ses rides et découvrant un horrible sourire édenté.

- D'accord! dit-il.

"Il n'y a plus de moralité, même chez les vieux" songea le médecin en faisant signer la décharge à Sam. "C'est l'hospice qui les rend comme ça" conclut-il en quittant le dortoir avec soulagement.

On transféra Sam dans une clinique privée où il connut l'expérience, nouvelle pour lui, de la chambre individuelle. Loin de se plaindre de sa solitude, il passait ses journées devant le poste de télé couleur. Il prenait un plaisir infantile à changer sans cesse de programme. Deux fois par jour une infirmière venait le piquer.

- Alors Sam, vous ne regrettez pas vos amis de l'hospice?

On continuait à lui parler comme à un enfant, mais il s'en fichait complètement. Il avait repris de la vitalité et ne pissait plus au lit. On lui servait des repas convenables et personne ne parlait de le priver de dessert ou de quart de vin.

Les premiers temps, l'expérience médicale dont il faisait l'objet était le moindre de ses soucis. Régulièrement des médecins venaient l'interroger ou lui faire passer des tests. D'abord bougon, il finit par être plus coopératif et même à prendre un certain plaisir à ces entretiens qui le valorisaient.

- Comment vous sentez-vous aujourd'hui ?
- Ça va, dit Sam. Je ne sais pas si votre médicament est efficace, mais je reprends goût à la vie. Regardez, ajouta-t-il fièrement, je viens même de lire un roman d'Emile Zola!
- Et vos jambes?

- Oh la la ! Je marche! Tout marche! D'ailleurs je suis allé chercher le livre à la bibliothèque tout seul et sans canne.
- Vous ne lisiez pas beaucoup auparavant?
Le visage de Sam se rembrunit.
- L'hospice, c'est la misère de l'âme, dit-il.

Le médecin sourit. C'est le ton du vieux qui l'avait amusé. Le traitement dura plusieurs mois. Si Sam ne montrait pas de signes cliniques évidents de son rajeunissement, nul ne songeait à nier qu'il n'était plus le même homme. Il tenait des conversations et répondait avec vivacité. Il était souriant et il se promenait souvent dans les jardins. C'est en discutant avec un médecin qu'un doute le saisit. En sortant de l'une de ces séances de radiographie, telle qu'on en pratiquait régulièrement sur les volontaires.

- Quelque chose vous tracasse? demanda Sam en se rhabillant.

Il avait choisi lui-même son nouveau costume et avait renoncé au "béret" obligatoire qu'on lui faisait porter à l'hospice.

Le radiologue se frottait le menton, l'air soucieux.

- Je n'ai pas l'impression que nous aboutissions aux résultats que nous avions espérés, finit-il par dire.

Sam le regardait, incrédule, assis sur le bord du lit de consultation.

- Voyez. vous-même dit le radiologue en disposant côte à côte deux clichés sur une mire. La première a été prise au moment de votre arrivée, et celle-ci est celle d'aujourd'hui.
- Et alors? questionna Sam qui n'entendait rien à la médecine.
- Normalement nous devrions observer une récession de l'arthrose et même une reformation du tissu osseux. L'ensemble du squelette aurait dû à la fois se consolider et s'assouplir. Mais regardez. Les deux clichés sont identiques. Quelque chose n'a pas fonctionné.
- Laissez moi voir, dit Sam en s'approchant.

On lui avait payé une paire de lunettes qu'il chaussa. Il avait une allure presque professorale qui inspirait le respect. Le médecin recula pour lui laisser la place.

Sam regarda longuement les radios avant d'émettre une opinion.

- Il me semble que l'évolution est nette, conclut-il sans beaucoup de conviction. Et de toute façon, s'empressa-t-il d'ajouter, je me sens vraiment en pleine forme. C'est tout de même ça qui est important, n'est-ce pas?
- Bien sûr, bien sûr, dit faiblement le médecin.

Les mois passèrent, et Sam continuait de se prêter aux examens, même quand ceux-ci n'étaient pas spécialement plaisants. Tantôt on lui prélevait des parcelles de peau, des cheveux, ou d'autres infimes parties de lui-même qui partaient aussitôt au laboratoire pour analyse. Sam mesurait mieux la portée de l'expérience. Son esprit s'était ouvert à nouveau. Il comprenait qu'en se surpassant, la recherche médicale visait à repousser les frontières de la mort. C'était le destin de l'humanité qui était en jeu. A une époque où voyager dans l'espace était devenu monnaie courante, le vieillissement de l'homme était un problème capital. A sa manière, il se sentait presque un héros. Il voulait être le premier vieux... très vieux ! Plus tard, son nom resterait gravé dans les manuels d'histoire et peut-être même dans le dictionnaire. Cette pensée l'excitait.

- Maintenant, j'ai une raison de vivre, disait-il à ses médecins.

Elle était plus forte et plus efficace que tous les médicaments que l'on continuait à lui injecter. Mais si Sam en retrouvant sa fierté avait retrouvé son sourire, il n'en n'était pas de même de ceux qui l'entouraient. Cela dura jusqu'au jour où le directeur de la clinique le convoqua dans son bureau.

- C'est une mauvaise nouvelle que je dois vous annoncer, lui dit-il.

Sam pâlit en s'asseyant dans le fauteuil.

- Les résultats de nos expériences sont plus que décevants, reprit le directeur. Et les recherches ne progressent pas comme nous l'espérions.
- Mais enfin, je suis sûr que le médicament agit! Regardez moi!
- Non Sam.. Je suis très heureux pour vous. Je sais que vous avez trouvé avec nous suffisamment de force et de courage pour reprendre des activités et une vie normale.
- Mais c'est l'expérience qui...
- Non. Il faut se rendre à l'évidence. Les tests sont formels. Même si vous avez retrouvé l'enthousiasme de vos vingt ans, vos cellules n'ont pas rajeuni d'une seconde depuis que vous avez mis le pied ici. Tous les examens le prouvent: c'est un échec!

Il y eut un moment de silence, et les deux hommes baissaient la tête pour éviter d'affronter cette triste réalité.

- Qu'avez-vous l'intention de faire ? finit par demander Sam.
- Nous avons déjà dépensé beaucoup d'argent. Trop d'argent. Je me trouve adossé au mur. Je ne peux plus reculer les échéances. On m'a coupé les crédits. Il faut bien payer le personnel...
- Et moi?
- Je ne peux pas garder les volontaires. Nous vous rendons votre liberté, Sam. Je suis désolé d'avoir échoué.

La phrase tombait comme un couperet. Le vieil homme s'affola.

- Et ma pension?
- C'est encore un autre problème qui ne dépend pas de moi. Mais les caisses de la clinique sont vides... Nous comptions énormément sur notre réussite.

A cet instant, Sam eût préféré ne jamais avoir signé ce contrat d'expérience. Un frisson l'envahit et l'image de l'hospice s'imposa à nouveau à lui comme un mur de béton infranchissable. Un tombeau. Lorsqu'il quitta le bureau du directeur, il avait vieilli de dix ans. Cette nuit là, il pissa au lit à nouveau pour la première fois depuis des mois.

Le vieux Sam allait mourir, et personne ne s'en souciait. Il n'était jamais qu'un numéro de lit dans un dortoir. Une frêle carcasse dont le destin ne dépendait plus que de l'horloge crasseuse accrochée au mur, en face de lui. On avait repris son costume neuf, on lui avait remis son béret. C'était la tradition de l'hospice. Il avait cassé ses belles lunettes une nuit de cauchemar. Le surveillant avait renoncé aux brimades car Sam ne parlait plus tant sa déprime était profonde. Cette fragile épave humaine poussa son dernier soupir un soir de novembre. Personne n'avait remarqué que, depuis quelques heures, il était tombé dans un coma profond. Son corps inerte et sans vie passa donc une nuit supplémentaire dans cet hospice qu'il avait tant détesté, mais qui avait fini par avoir raison de lui. Somme toute, il ne restait du vieux Sam qu'un déchet dans le gigantesque broyeur qui mène à la mort.

Mais le lendemain matin, le surveillant qui le découvrit fut frappé de stupéfaction. Sam reposait, les bras sagement croisés sur sa poitrine, et l'air parfaitement serein. Il n'avait pas cette horrible rigidité qu'ont les cadavres quelques heures après le décès. Son teint était rose. Mais ce qui fascina le plus le surveillant, c'était l'aspect de sa peau : lisse, ferme, tendue. On aurait dit que la main d'une fée avait gommé les rides qui, la veille, sillonnaient son visage. Il avait rajeuni, c'était incontestable. L'effet du traitement venait à peine de se manifester, mais la déprime du vieil homme et son envie de mourir l'avaient emporté.

Le surveillant ne se doutait de rien, et il enroula le corps dans un drap blanc. L'hospice se débarrasse toujours rapidement de ses morts. A midi, le lit était refait.

Repose en paix, vieux Sam. Très vieux Sam!